

La qualité du cadre de vie à Guelma. Décryptage par la parole d'habitants

M^{elle} HARIDI Fatma-Zohra

Département du Génie Civil
Faculté des Sciences et de la Technologie
Université 8 mai 1945 – Guelma – Algérie

Résumé : La qualité du cadre de vie à Guelma. Décryptage par la parole d'habitants

La démarche de la reconstruction théorique du processus de formation et de transformation de la notion « penser la ville » nous a permis de faire ressortir les caractéristiques liés à la qualité de vie déterminée par la parole d'habitants comme parallaxe analytique. En tenant de réordonner l'organisation urbaine de Guelma et son espace du quotidien, la parole d'habitants devient un outil d'intervention construit dans la relation qu'entretient l'habitant avec son cadre de vie. Un cadre qui se prête mal aux orientations théoriques élaborées par des données fondamentalement culturelles répondant aux modèles d'usages auxquels aspirent les habitants de Guelma.

المخلص باللغة العربية:

إن طبيعة نوعية الإطار الحياتي في قالمة يتم فهمها و فك رموزها من خلال أقوال سكانها. ذلك أن مسيرة البناء النظري لعملية التكوين والتبدل و التحوير لفكرة " تصور المدينة " قد سمحت لنا باستخراج الخصائص المرتبطة بنوعية أو طبيعة الحياة المعبر عنها و المحددة من خلال أقوال السكان مثل اختلاف المنظر التحليلي أو التفصيلي. و إذا أردنا إعادة بناء التنظيم الحضري لمدينة قالمة وفضاءها اليومي، تصبح أقوال السكان وسيلة تدخل أو نفوذ في صلب العلاقة التي أقامها المواطن مع محيط وإطار حياته. و هو الإطار الذي لا يستجيب للتوجيهات النظرية التي تبلورت أساسا بمقتضى المعطيات الثقافية و التي تستجيب لتلبية أشكال و أنماط لعادات وممارسات يتطلع و يصبو إليها سكان قالمة.

Introduction

Penser Guelma, après le règne de la « planification urbaine volontariste » (Marc Wiel, 2010 : 52) basée sur le postulat de la rationalité économique, contribue à donner un regain d'intérêt aux effets d'externalités des pratiques urbaines. Cette action nous pousse à tenter de la penser dans un modèle urbain où s'estompe à fond la dialectique qui fonctionne en perpétuelle interaction entre l'espace et les pratiques de la ville souvent ramollies sous l'effet de l'urbanisme opérationnel (voir cartes 1 et 2). En effet, cet urbanisme avec ses politiques mettent en œuvre un paradigme latent et maintiennent Guelma de façon déterminée dans un état déconcertant.

Ce fait paradigmatique ne crée d'année en année que fragmentation spatiale et ségrégation sociale. En d'autres termes, en faisant référence à « L'Intervention au quotidien » (De Certeau, 1990) : quels profits cette étude – « penser la ville de Guelma » - a-t-elle à tirer de cette situation ?

Cette situation de portée restreinte s'impose en soi pour comprendre l'état de la notion « habiter Guelma aujourd'hui » à travers la « parole d'habitants » (Raymond, 2001) qui s'exprime notamment sur les faits urbains perçus et vécus. Ainsi, pour mieux « habiter Guelma, aujourd'hui », c'est certainement l'un des grands corpus à engager pour construire une nouvelle « pensée de la ville » capable de rendre Guelma une ville sociable, équitable et attractive.

Ces conditions suffisent pour harmoniser son développement puisque dans les quarante dernières années, les politiques de la ville n'ont accordé aucune attention à la dimension culturelle, seule alternative de l'action de requalification urbaine de Guelma et particulièrement le vieux centre ville et son espace du quotidien.

La mise en œuvre de la « pensée d'une ville » globale et solidaire avec un espace public (espace à usage quotidien) rationnellement organisé peut retourner l'image de la ville anarchique largement diffusée par le discours des habitants questionnés, surtout la partie ouest de la ville et le vieux centre ville et accrédité l'idée de son « renouveau » (voir fig.1 et fig2). Dès lors, que la « pensée de la ville » suscite des controverses qui relient la perception de l'espace du quotidien aux directives des politiques urbaines.

Dans cette logique, l'action des pouvoirs locaux demeure sans but

précis puisque les gestionnaires locaux n'arrivent pas encore à maîtriser les dysfonctionnements urbains ou requalifier le cadre de vie de l'habitant afin d'atténuer les effets de cette crise. Il nous apparaît ici pourquoi les décideurs locaux peinent toujours à remplacer l'ancien système étatique (rigide) par un système nouveau basé sur l'initiative participative.

Si Guelma reste confrontée à ces nombreuses difficultés peut-être est-il opportun en tenant compte des enjeux de l'action « habiter Guelma aujourd'hui » de présenter le terrain d'étude pour définir l'activité d'appropriation de l'espace du quotidien à partir de trois idées essentielles : concevoir une nouvelle pensée de la ville de Guelma, introduire la parole d'habitant dans la programmation urbaine et mettre en place une approche analytique pour définir un modèle d'évaluation réel et précis.

1- Présentation de l'étude

- Le site

Guelma, c'est une ville pourvue de rues peu larges qui se coupent le plus souvent à angles droits (voir cartes 3 et 4). Les trottoirs sont étroits mais toujours surchargés de marchandises, ou l'habitant est plus en plus rejeté. Par ailleurs, cette occupation illicite explique le désordre permanent qui recouvre tout l'espace du quotidien, par le fait que la ville de Guelma a connu une expansion démographique et spatiale extraordinaire à partir des années 1970. Les sites Adjabi, Herga, Chenichène et pratiquement tout le flanc ouest de la zone spontanée de l'oued Skhoun furent érigés à cette période et qui continuent à se développer après l'assèchement de l'oued Skhoun, et sa transformation en grand centre commercial alimentant toute la ville.

- Les objectifs

L'intérêt premier de cet article vise justement d'éclairer à partir d'une analyse thématique, la perception de l'espace du quotidien à travers la parole et la concertation habitante pour tenter d'approcher la notion de qualité et celle d'appropriation.

L'ambition secondaire est de faire rencontrer l'approche scientifique « concevoir une pensée nouvelle de la ville » émanant de la réflexion universitaire et des pratiques d'acteurs institutionnels

autour de la notion « habiter Guelma, aujourd'hui » qui placera l'intervention de la parole d'habitants dans un contexte d'utilité collective.

Ce double objectif vise la connaissance réelle de la perception de l'espace du quotidien pour savoir comment les habitants de Guelma approprient-ils et quelles représentations donnent-ils à l'espace du quotidien ? Et enfin pour comprendre comment chaque habitant perçoit, définit et articule son rapport à l'espace du quotidien.

- La méthodologie

Ainsi, pour atteindre ce double objectif on a choisi de faire porter l'analyse directement sur le contenu du discours d'habitants à l'aide d'entretiens mis au point à partir d'une enquête de terrain entreprise entre 2008 et 2009, dans le cadre d'une recherche sur « penser de la ville aujourd'hui ». Dès lors, connaître l'opinion des habitants sur leur cadre de vie est une méthode utilisée dans un but exploratoire. Celle-ci nous permet d'effectuer une distribution d'entretiens indépendamment de la subjectivité interprétative. Cette analyse au contenu thématique viendra encadrer et diriger le déroulement des entrevues et structurer les réponses recueillies.

- Les entretiens

Les entretiens réalisés sont des entretiens non directifs. De ces entretiens on a recueillies des descriptions très riches des pratiques urbaines ancrées dans le vécu quotidien d'habitants. Ces entretiens un moyen privilégié qui nous éclaire sur la perception (usage et rapports relationnels) et la représentation (mutation et modification) du sens perçu et vécu de l'espace du quotidien.

Ces entretiens ont été réalisés après d'une soixantaine de personnes habitant dans les quartiers centraux depuis plus de 20 ans, d'âges, de sexe, de catégories socio-économiques et de situations familiales différentes. Dans cet article ne sont exposés qu'une dizaine d'entretiens organisée autour d'un petit nombre de variables de cadrage l'anarchie, la diversité, la polarité. Ils ont eu pour trame de fond trois types de questions recouvrant et ordonnant le discours d'habitants.

2- Les politiques urbaines en Algérie : Force et faiblesse

Il apparaît clairement que la politique de la ville depuis quarante ans n'a pas pu ni voulu soulever la question de la participation d'habitants (Dugot, 2009, 97) : d'une part en encourageant le contact direct ce qui aurait permis d'atténuer les tensions et les contradictions qui règnent aujourd'hui dans toute la ville. Et d'autre part, si on revient au problème soulevé à propos de la question : « comment les urbanistes et les politiques s'y prennent-ils désormais pour gérer et réguler la ville ? » (Yves Chalas : 2000 : 2) : on peut constater, évaluer et apparaît la réalité quotidienne de manière significative que les décideurs locaux ne peuvent ignorer plus longtemps.

Relativement à cela, en reconnaissant la complexité de l'activité d'appropriation de l'espace du quotidien de laquelle se dégagent certaines question : cette complexité peut-elle être un facteur d'action de requalification du vieux centre-ville ? Et de quelle manière cette dépréciation généralisée qui accentue simultanément la contradiction d'un espace encombré d'un coté et très figée de l'autre : va-t-elle être arrêté ?

L'alternative de ces exigences tend à réduire l'écart entre l'habitant et son espace du quotidien. Par ailleurs, si cette alternative le débat de la gestion urbaine attestera-t-elle le moyen de restituer la définition fonctionnelle de l'espace du quotidien défiguré par les politiques de la ville en cours ? Comment selon cette situation, peut-on notamment arriver à valoriser l'espace du quotidien dans chaque ville algérienne. A cet effet, l'organisation de cette structure spatiale ne donnera-t-elle pas le point de départ pour réfléchir sur l'émergence d'une politique de la ville au profit d'un nouvel urbanisme tenant compte des opinions d'habitants ?

Les politiques urbaines en cours sont exécutées dans le seul espoir de terminer rapidement l'étude et la réalisation d'un projet ou programme urbain. Le discours politique et ses outils d'interventions développés rapidement ont généré des espaces standards, inspirés de modèles créés à partir de la mouvance de l'innovante charte d'Athènes (1933). Depuis les années 80, l'urbanisme se conçoit dans un climat de critiques réciproques où architectes, élus et décideurs politiques dénoncent l'incompétence, l'irresponsabilité de tous les gestionnaires

urbains, compte tenu de la rapide dégradation de l'espace public (du quotidien) dans toutes les villes algériennes et en particulier dans la ville de Guelma.

Les critiques d'habitants quant à elles dénoncent, les insuffisances conséquentes de la politique de standardisation nationale, discréditées par les programmations des projets d'urbanisme centralisées (voir entretiens collectif 1, 2, 3 –réponse A : 7). Cette politique urbaine a craquelé tout le paysage de la ville algérienne, tout en niant le contenu des évaluations d'habitants. Cet état crée à lui seul une structure spatiale inadaptée (voir entretiens 1, 2, 3 - réponse A : 7).

Pourtant, l'effet anarchique de l'espace du quotidien et son vécu sont à la fois une configuration et une affirmation matérielle des politiques en cours ; puisque l'intérêt des pouvoirs publics pour l'espace du quotidien a connu diverses fluctuations répétitives et conflictuelles. A défaut d'être appuyé sur une « politique urbaine réflexive » (Coujou, 2006 : 56) (voir fig. 3). Le débat peut-il être aujourd'hui entre la recherche d'une restructuration des quartiers récents (zones nouvelles urbaine d'habitat et lotissements d'habitat individuel), la requalification des espaces centraux et la cohérence fonctionnelle globale de la ville ?

Cette faiblesse de la gestion urbaine a fait du cœur de la ville algérienne, une nouvelle ville géante drainant de plus en plus de monde en alourdissant l'effet de complexité de l'appropriation de l'espace du quotidien (voir entretiens 4, 5 – réponse A : 7). Ce qui aggrave encore cette situation, c'est la politique négative du laisser-faire, conjuguée aux faiblesses des moyens mis en œuvre qui ne sont pas à la hauteur de l'ambition des politiques de la ville.

Au final, il s'agit de donner à la ville les moyens pour faire face à cette situation invivable. De toute évidence l'action politique fondée sur la parole d'habitants, si elle est appliquée, valorisera sans aucun doute les fonctionnalités de l'espace du quotidien et sera un atout au bénéfice de l'ensemble de la ville. Cette initiation participative amène inéluctablement à penser comment intégrer, la parole d'habitants en tant que dimension culturelle, dans la mesure, où celle-ci fait pressentir à quel point l'impact du modèle de référence (mode d'habiter, pratique socioculturelles et références historiques) est impératif dans la conception de la « pensée de la ville » pour avoir la

qualité visée du cadre de vie à Guelma.

Cette action à entreprendre ne se réalisera qu'avec une double exigence : la consolidation des fonctions supérieures (tertiaires) et la conception d'une action collective de décision. Dès lors, l'action collective à entreprendre est de nature diachroniquement culturelle puisqu'elle se construit dans un paradigme pluriel résultant de la représentation du sensible et de l'affectif exprimée à travers l'action de « donner la parole à l'habitant ».

Dans cet esprit, si on réfère à la réflexion de Guy Burgel (2008 : 172), sortir de ce dilemme (même s'il n'est pas neutre) n'est pas impossible, à condition d'accepter la double condition politique et culturelle. Ce couple : dimension culturelle et dimension politique, exclusivement uni autour de la notion « conception de la pensée de ville », offrirait une telle richesse que seul le contact quotidien avec la réalité pourrait apporter sans pour autant occulter la profondeur du changement des pratiques urbaines. Ces changements dans la recherche d'une nouvelle conception de la ville ont été fortement soulignés par les discours des habitants questionnés ; c'est ce qui nous a permis d'avoir des connaissances très directes du vieux centre ville.

Si les réalités urbaines sont étroitement liées à l'environnement immédiat de l'habitant, où il est impossible d'atténuer l'appropriation anarchique (voir entretien 6 : 8) ; la faiblesse de l'initiative locale, quant elle, est également grevée d'un double handicap : la faiblesse de l'initiative participative et l'incohérence du système urbain offert.

A ce titre, il s'agit de rechercher une conception de la « pensée de la ville » capable de l'inscrire dans le champ concurrentiel nouveau, de faciliter le passage Guelma « ville outil » vers Guelma « ville ludique » (Burgel, 2004 : 9-14) en lui assurant la qualité de vie exigée. Ainsi : penser Guelma entre la dimension politique et la dimension culturelle, le dilemme est-il neutre ?

- Le dilemme

D'une manière générale, de telles dimensions (politique et culturelle) appellent l'entière implication d'habitants qui va à l'encontre des discours habituels des gestionnaires urbains vu le déclin du vieux centre-ville (voir entretiens 1, 2, 3 réponse C : 9). Le maintien de ce vieux « discours sur la ville » (Lamizet, 1997 : 7)

constitue en soi le problème majeur de la « dégradation alarmante » qui paraît difficile à dépasser (Birgy, 2010 : 345). Ce fait donne une autre lumière sur les ambivalences de la politique de la ville par rapport à la dimension culturelle.

De tout temps la pratique de la ville repose sur la dimension culturelle ou « modèle culturel » (Raymond, 1974 : 50-53) mais sont rares les programmes urbains qui prennent en compte la dimension culturelle dans la pensée de la ville. De même la démarche de De Certeau (2002 : 35-36) dans sa « pensée historique de la ville » impose une rupture à cette conjoncture néfaste en explorant en grande profondeur le développement de l'effet de la dimension culturelle sur la réalité urbaine. Par ailleurs, la « dimension culturelle » (Zentelin, 2010 : 73) comprise à l'intérieure de l'historique de la vie de Guelma tend à être une source d'inspiration fructueuse pour la programmation urbaine.

Intérêt et limites du traitement de la qualité du cadre de vie par la parole d'habitants

L'apport de l'action « donner la parole » à l'habitant est donc indispensable pour définir et déterminer de manière ouverte la perception d'habitants et précisent l'attitude de s'appropriier l'espace du quotidien sous la circonscription de l'impact du modèle de référence que les anthropologues de l'espace [Segaud (2007) ; Choay, (2006) ; Raymond, (2001) ; Lefebvre (2000) ; Lévi-Strauss, (1955) ; Mauss, (1925)] pour n'en citer que ceux-là, s'attachent à saisir à partir des impressions exprimées et des mesures portées par la « parole d'habitant ».

Parallèlement, à travers l'action de « donner la parole ou impliquer les habitants » [Anquetin ; Freyermuth, 2008 : 2) serait-il possible de mettre en œuvre une réconciliation de l'appropriation, l'anarchie, l'attachement, la rupture et le conflit : des controverses qui remplissent l'espace du quotidien de Guelma ?

L'introduction de la « parole d'habitant » s'organise à cet égard, autour de contributions citoyennes, alternatives qui suivent le changement du regard porté sur la « constitution de la pensée de la ville ». Outre cela, l'action de « donner la parole » à l'habitant reste une possibilité opératoire et une action propice à une définition claire et précise. C'est pourquoi, les habitants sont confrontés

quotidiennement à la régulation institutionnelle dont les enjeux sont souvent contradictoires et qui ne cherchent qu'à prendre en charge l'impératif économique qui permet difficilement à la dimension culturelle de s'intégrer.

Ainsi, les habitants voient leur action de citoyen fortement limitée d'autant qu'elle a perdu son statut d'outil de gestion urbaine efficace et capable de contrôler l'appropriation illicite de l'espace du quotidien et le rendre au service du public pour qu'il retrouve l'harmonie, l'ordre et la sobriété.

3- Critiques citoyennes : une évaluation qui pèse lourd

Les discours critiques émanant des discours d'habitants questionnés soulignent avec vigueur les situations complexes par rapport aux transformations de la fonctionnalité de l'espace du quotidien, comme l'appropriation du trottoir par les marchands pour leurs étals. Cette inversion de la fonction du trottoir crée des situations complexes qui rendent le vécu d'habitants très inconfortable (voir fig. 4). C'est pourquoi instaurer la concertation (contenant de la critique citoyenne) est indispensable pour que la rue n'offre plus une vision d'anarchie. Par ailleurs, la critique citoyenne se résume dans le recueil des discours d'habitants.

En ce qui concerne **la question A** : « Comment percevez-vous l'espace du quotidien en tant que cadre de vie ? »

De nombreuses personnes ont répondu que leur perception de l'espace du quotidien dépend de nombreuses conditions (variables) : d'abord, l'anarchie urbaine (le désordre, le dysfonctionnement), ensuite les facteurs qui entravent journalièrement comme les nuisances (bruit, pollution), et le ressenti devant un tel espace dénaturé. Compte tenu du grand nombre des facteurs évoqués les témoignages la sélection des entretiens, reste très restreinte.

- L'anarchie

Pour cette variable, les témoignages d'habitants recueillis furent : **Salah (entretien n° 1 - réponse A)** : « La ville de Guelma s'étale dans sa périphérie sans que cela ne soit pour autant l'expression d'une forte croissance démographique générale. En même temps, les zones déjà plus denses se densifient encore comme ici dans l'ancien centre

ville. Où il est très pénible de circuler tout le monde se marche sur les pieds, vu l'exiguïté des rues, la foule et les étalages à même le sol !» (*Fonctionnaire, 38 ans, né dans le quartier du vieux centre ville*).

Kamel (entretien n° 2 – réponse A) : « Guelma aujourd'hui est à la fois scène de théâtre et actrice de tendances multiples, C'est une ville fortement désordonnée puisqu'elle ne construit que des oppositions, sa centralité évolue vers l'étranglement, il n'y a plus de centre pour cette ville. Désormais cette rupture vis-à-vis du sens géométrique et formel s'apparente à une concentration de population autour de l'unique fonction, la fonction commerciale, les services quant à eux, ils sont le plus souvent en périphérie, il faut être véhiculé pour y accéder ! » (*Architecte, 53 ans, dans le quartier du vieux centre ville depuis 12 ans*)

Smain (entretien n° 3 – réponse A) : « Au sein de notre ville, on assiste tous les jours à un approfondissement des écarts entre deux villes l'une réglementaire, l'autre spontanée, pourtant tous les habitants utilisent les espaces de ce vieux centre-ville de manière excessive. Tout est surpeuplé. On étouffe. De partout, il y a la foule, les voiture, tout est mélangé, impossible de marcher ou faire ses courses calmement. » (*Retraité, 68 ans, fréquentant le quartier du vieux centre ville depuis plus de 30 ans*)

Mourad (entretien n° 4 – réponse A) : « Tout dans cet espace laisse en moi une pénible impression d'abandon. De nombreuses maisons tombent en ruine à l'intérieur d'un grand dynamisme commercial. Cette dynamique est le résultat d'une pratique urbaine simple puisque les propriétaires ont transformé en local commercial toutes les pièces du premier niveau de leur maison donnant sur la rue. C'est un lieu comble. Pour me déplacer aujourd'hui, ça devient très pénible pour moi ! » (*Cadre supérieur, 58 ans, a déménagé du quartier du vieux centre ville depuis 20 ans*).

Brahim (entretien n° 5 – réponse A) : « La décennie 90 était synonyme de désordre divers. Il ajoute : « Au début des années 2000, Guelma connut une explosion du nombre de véhicules. Les crédits à la consommation aidant, ce boom s'est traduit par un relatif confort individuel mais aussi par des tracas à l'échelle de toute la ville. Les embouteillages sont devenus systématiques dans toutes les rues de la ville particulièrement aux heures de pointe. Il n'y a plus d'espace pour garer sa voiture. Les rues sont devenues soudain plus étroites, plus

encombrées et plus sales. La ville n'est plus paisible comme jadis et conduire une voiture ne rime plus avec plaisir comme ce fut le cas il y a 10 ou 20 ans.» (*Architecte, 48 ans, marié trois enfants scolarisés, utilisateur du vieux centre ville*)

Yazid (entretien n° 6 – réponse A) : « La marchandise est exposée sur les trottoirs rendant la circulation piétonne pénible. Le piéton est contraint de partager la chaussée avec l'automobiliste. Parfois, on avance l'un derrière l'autre. La vie est devenue plus stressante. Guelma commence à souffrir des maux de grandes villes. Il est vrai qu'elle n'est plus aussi petite. Elle abrite aujourd'hui quelques 200.000 âmes¹. » (*Enseignant universitaire, 42 ans, habitant le quartier du vieux centre ville*).

A cet égard, ce que disent ces habitants souligne parfaitement le décalage du discours politique de la « conception de la « pensée de la ville » et le contenu des vécus. Ces argumentations raisonnées donnent une éclairante description de la réalité quotidienne de l'espace du quotidien du vieux centre ville. Ces discours recueillis conduisent à remettre en cause la recomposition de l'espace du quotidien dans l'ordre de « l'éthique du faire » (Perrot 2002 : 209 – 218) et d'une action de requalification urbaine à travers leur propre évaluation. Une pensée de la ville dans cet ordre projeté par ces discours fait souvent preuve de manque de prise en compte réelle de l'espace du quotidien.

Relativement à cela, un recueil d'entretiens d'un groupe d'habitants de 6 personnes (rencontrés lors d'une réunion de voisins, habitants le vieux centre ville, tous de sexe masculin et âgés de plus de 20 ans est inclus dans cette critique citoyenne. Ces personnes vivent dans le vieux depuis leur naissance) montre de même que l'anarchie est un état perçu et vécu de manière collective.

Amar (entretien collectif n° 1 – réponse A) : « Pour avoir une ville calme, tranquille et organisée, la tâche est grande certes, il faut la compétence nécessaire pour l'exécution de cette opération. » (*Cadre dans le secteur de l'éducation, 48 ans, né dans le vieux centre ville*)

Nourredine (entretiens collectif n° 2 – réponse A) : « L'anarchie

¹ Guelma : Une ville universitaire. Une ville qui revient de loin. Webmaster du 5 Mars 2009.

urbaine s'installe de façon permanente. Elle concerne peu à peu toute la ville. » [...] « La ville de Guelma s'enlaidit dans l'anarchie. Comment l'homme d'aujourd'hui peut-il vivre dans une telle anarchie avec un centre-ville qui ressemble plus à un espace désorganisé des souks des villes orientales. C'est une véritable foire, avec tous ses travers [...] Comment voir « *l'aube* » après un tel désordre [...] enfin comme faire disparaître cette anarchie. J'aimerais revoir renaître la prospérité d'antan, je ne peux plus admettre ce caractère de dégradation envahissant. » (*Entrepreneur, 54 ans, né dans le vieux centre ville*).

La parole de ces habitants dégage une tristesse infinie. Elle laisse s'exprime le désarroi total devant l'effet démesuré de l'emprise grandissante du désordre qui règne en maître sur tous les quartiers de la ville. Dès lors, l'anarchie urbaine est la réalité de Guelma et tous les éléments présents de ce groupe sont d'accord pour dire :

« L'anarchie est le mal le plus terrible qui puisse frapper une ville car sans vraie organisation urbaine le cadre de vie devient particulièrement invivable. L'espace où l'on bouge, entremêle débordement et désordre. On est obligé d'une part, de vivre au milieu du bourdonnement commercial, l'insécurité pour les enfants, le bruit continu, le manque d'espace verts, d'espace ludique (aires de loisir et de culture), d'autre part l'effet marchand devient intolérable, à chaque fois que les commerçants se sentent à l'étroit, ils procèdent à l'occupation du trottoir. »

Et encore ils disent : « Dans ce désordre urbain, la fonction sociale de l'espace du quotidien est en train de se perdre. Ce qu'on voit là, c'est un processus urbain qui passe du désordre généralisé vers l'anarchie totale. »

Ils s'accordent pour dire également : « la circulation des voitures se fait dans une difficulté sans fin, aucune signalisation ne fonctionne, la seule qui existe date de la période coloniale et souvent elle est en panne. »

Ils disent encore : « Les rues sont sales et poussiéreuses, on ne lave jamais à l'eau les rues, les chaussées et les trottoirs [...] Les services communaux introduisent la thèse du manque d'eau, c'est une raison injustifiée, compte tenu de la proximité de la Seybouse, avec des camions citernes, ils peuvent ramener l'eau, ils n'ont pas besoin de la traiter pour nettoyer les rues ».

Ils concluent : « Ce qui se présente là devant nous ce grand désordre, mélange de voiture, de gens, des marchandises sur le trottoir, des bus, [...] C'est terrible de vivre dans un quartier pollué, bruyant, où il n'existe qu'embouteillage et encombrement. Ces nuisances journalières sont devenues les caractéristiques principales de l'espace du quotidien de chacun de nous, à longueur de journée on est agressé : c'est la malvie. »

En effet ce décor éprouvant : c'est le cadre de vie quotidien des habitants du vieux centre ville. Ces descriptions simples dans leur argumentation expriment toutes les difficultés auxquelles ces habitants sont confrontés. L'image générale du niveau de cohérence instruite par les données acquises du diagnostic des pratiques de l'espace du quotidien nous laisse voir que la majorité des répondants considèrent que dans les quartiers du vieux centre ville s'installe l'incohérence totale qui frise l'anarchie.

Ici on voit bien qu'il se dégage une dernière constatation : c'est l'un des quartiers le plus incohérent de toute la ville. Cette évaluation négative est presque générale, car l'attractivité de l'ancien centre ville est uniquement une attractivité traditionnelle, elle est un fait spontané, car l'effet marchand traditionnel du quartier existe depuis déjà deux siècles.

En ce qui concerne la question B : « Parlez de l'espace du quotidien du vieux centre ville (Bab Essoug) et de la zone de l'oued Skhoun est-ce un devoir citoyen », on a pu recueillir certaines variables de cadrages très pertinentes tels que la diversité d'opinions, le ressenti (attachement, ancrage), l'importance de la ségrégation sociale.

- La diversité d'opinion

Salah (entretien n° 1 – réponse B) : « En fait, chaque personne à le devoir d'exprimer sa propre vision de l'espace public du vieux centre ville : d'abord, c'est le lieu auquel on est le plus attaché car il correspond à une période de notre vie ou même il correspond à notre vie entière, soit parce que c'est notre lieu de résidence ou soit qu'il est lieu principal de notre travail. Dans les deux sens, l'espace public fait partie de la mémoire de chacun d'entre nous, résidents ou utilisateurs des quartiers du vieux centre ville. C'est ce qui explique pourquoi chacun de nous accorde tant d'importance à la vie de ces quartiers. » *(Fonctionnaire, 38 ans, né dans le quartier du vieux centre ville).*

Hamdi (entretien n° 7 – réponse B) : « Pour moi, je vois l'espace public du vieux centre ville de manière variable, c'est-à-dire en fonction de l'usage que l'on fait dans cet espace. Les attentes ne sont pas les mêmes. La vision est également différente selon qu'on est né dans le vieux centre ville ou en tant qu'employé qui travaille dans ce quartier. Par exemple une personne travaillant dans le vieux centre ville recherche toujours à connaître l'ampleur de l'activité commerciale de ce quartier, son animation pendant toute la journée, les services autour, tout ce qui correspond à son besoin surtout, pour faire ses courses et de régler quelques problèmes administratifs avant de rentrer.

« L'utilisateur du vieux centre ville, s'il y vient quotidiennement ne recherche que les particularités (loisirs, commerces, ambiance, rencontre). Mais, l'habitant permanent du quartier, lui, cherche un lieu calme, paisible pour se détendre, propice à ses activités quotidiennes et familiales, il cherche à avoir des équipements tels qu'une école à proximité et un accès rapide aux transports collectifs. » *(24 ans, fils de Salah travaillant avec son père).*

- La Ségrégation sociale

Nourredine (entretien n° 10 - réponse B) : Aujourd'hui, les prix du foncier déterminent l'occupation des quartiers, les personnes aisées se regroupent entre elles et, pareillement pour les personnes aux moyens réduits. Après, ce regroupement, se fera dans le développement ségrégation sociale. *(Entrepreneur, 54 ans, né dans le vieux centre ville).*

En ce qui concerne la question C : « Comment concevez-vous l'attrait du vieux centre ville et le secteur du Boulevard du volontariat ? Les variables de cadrages furent l'attrait, la polarité (ambiance, échange et rencontre).

- La sociabilité

Yazid (entretien n° 5 - réponse C) : « Ce vieux centre-ville était le lieu de la sociabilité, le lieu de toutes les affluences, il est devenu le lieu de l'incertitude et de la consternation. De jour en jour, il glisse vers l'anarchique à l'intérieur de laquelle se forme et se renforce le rejet des autres et le vivre-ensemble se dénuie de sa substance de solidarité. » Il ajoute : « Comment habiter sereinement une ville quand plus de la moitié de la population gens devient de plus en plus

égoïstes. Dans cette précarité relationnelle, on est obligé de vivre chacun pour soi. » (*Enseignant universitaire, 42 ans, habitant le quartier du vieux centre ville*).

- La fréquentation

Hacène (entretien n° 7 – réponse C) : « Je viens juste pour aller au marché de légumes, je n'arrive pas trouver une place pour stationner, et si je la trouve, il faut que je laisse ma femme et mes enfant dans la voiture, sous ce soleil et cette chaleur, car il y a toujours des gens qui cherchent un stationnement, comment se fait-il qu'on ne prévoit pas d'aire de stationnement pour un aussi important marché, ce n'est pas logique ! » (*51 ans, marié deux enfants, cadre de la santé*).

Tahar (entretien n° 9 – réponse C) : « Rire ... vous savez, c'est une question de prix. Dans mon quartier, chaque marchand dans mon quartier affiche le prix qu'il veut, avec ma famille nombreuse, je ne peux pas faire le marché dans mon quartier et c'est le cas de tous ces gens qui viennent ici ! ». (*Commerçant, 46 ans, marié trois enfants scolarisés, né dans le vieux centre ville*).

En ce qui concerne la **question D** : « La polarité du vieux centre ville le valorise-t-elle ou tend-elle à rendre un centre plus attrayant ? »

- La polarité

Salah (entretien n° 1- réponse D) : « L'évaluation de la polarité d'un quartier se mesure telle qu'une zone où on se déplace à pied (en rapport à l'échelle de la vie au quotidien, l'échelle des commerces de proximité) celle des cafés. » (*Fonctionnaire, 38 ans, né dans le quartier du vieux centre ville*).

Hamid (entretien n° 6 – réponse D) : « Qu'il est loin le temps ou Guelma était entourée d'un mur muni d'une demi dizaine de portes. Qu'il est loin le temps de la calèche et de la 404. Souvenirs doux et lointains. Aujourd'hui la ville est différente ou, pour être plus juste, nous ne sommes plus les mêmes. Nous n'avons plus cet âge d'insouciance. » (*Retraité 66 ans ancien fonctionnaire de l'éducation, marié, trois enfants marié, né dans le vieux centre ville*)

Mourad (entretien n°4 – réponse D) : « Le centre ville s'est peu à peu déplace. L'activité commerciale est plus intense maintenant du côté de Bencheghieb (boulevard du Volontariat) que du coté du boulevard Soudani Boudjemaa. (*Cadre supérieur, 58 ans, a déménagé du quartier du vieux centre ville depuis 20 ans*).

- L'attrait

Slimane (entretien n° 12 – réponse D) : « Les quartiers sont souvent dépréciés à cause de l'architecture ou de l'aspect d'ensemble négligé, peu harmonieux ou très dégradé. » Il ajoute : « Ce qui valorise aujourd'hui les quartiers du vieux centre ville, c'est surtout la proximité du centre-ville européen et des commerces, ces deux éléments étant essentiels pour évaluer un quartier. Les référents utilisés sont la facilité à l'accès des transports en commun, les magasins d'alimentation, la présence d'espaces verts au cœur ou à proximité du quartier. Je cite les espaces verts comme éléments de qualité de vie car les gens ont une nette préférence pour les jardins qui symbolisent la nature et la liberté, mais au cœur du vieux centre ville aujourd'hui, il n'y rien de tout cela. » (*Cadre de la santé, 32 ans, marié trois enfants, habitant le vieux centre ville*).

- L'ambiance

Hamdi (entretien n° 7 – réponse D) : « En centre-ville, les facteurs privilégiés sont l'animation du quartier, les transports et l'aspect fonctionnel. A l'inverse, dans les quartiers périphériques, les gens préfèrent le cadre de vie avec les éléments du paysage, mais ce n'est pas le cas à Guelma et c'est dommage, puisqu'on ne rencontre ni le calme, ni la nature ; tout est gris et poussiéreux. » (*34 ans, fils de Salah travaillant avec son père*).

- La représentation

Salah entretien n° 1 – réponse D) : « Les représentations nées des ruptures formelles avec le bâti ancien et sa transformation radicale (les maisons démolies) puisque la préférence aujourd'hui se tourne vers le petit immeuble familial. Ainsi, dans cette idée, une telle reconstruction devrait avoir peu de souci pour l'ancien maillage urbain, qui était constitué d'un réseau en damier avec des rues très étroites. »

D'après ces témoignages, l'habitant à Guelma est écartelé entre deux situations : le désordre et le malaise. Il ne connaît que la détérioration du cadre social et urbain suite à l'émergence de nouveaux rapports sociaux et de nouvelles pratiques urbaines. Dès lors, la crise de l'espace du quotidien est vécue comme une sorte de préjudice moral et affectif vis-à-vis des formes d'appropriation imposées.

Cette forme d'urbanité a perverti toute la ville, elle a donné naissance à tous les mécontentements, cristallisés en malvie. Il y a

dans cet état identifié une volonté de rendre compte des expressions marquées par l'anarchie, l'inconfort, les nuisances. Cette forme d'urbanité qui caractérise, à la fois le statut et la citoyenneté d'habitants, est porteuse de représentations s'inscrivant s'inscrivent dans le débat sur « la ville vécue », ville en mutation, fragmentée et désordonnée. Si l'on arrive aujourd'hui à relier l'anarchique pays de Guelma « ville réelle » ou « ville vécue » (Berque, 2009 : 126) à la symbolique de la « ville pensée » reformulée par l'imaginaire d'habitant. Ce serait une vision incontestablement innovante.

De cette manière de « penser la ville », le renvoi de référence devient conséquent sur le fait que penser l'historicité de l'espace du quotidien est liée à l'histoire des comportements et des habitudes d'habitants. Dans « Histoire et vérité » le philosophe P. Ricœur (1997 : 173) donne une autre note d'importance à la dimension culturelle menée sur le chemin de la parole, qu'il qualifie d'un fait culturel stimulant constitué d'expériences vécues.

Au cœur de ce débat, il y a aussi l'idée catégorielle du savoir objectif de l'effet culturel sur l'action d'appropriation, alternative qui fonde toute la normalité urbaine. Une telle condition explicite les marques de changement dans la conception de « la pensée de la ville ». Cette logique conceptuelle de changement s'appréhende en une double exigence : l'exigence de l'état situationnel et la transformation complète de la fonctionnalité de l'espace du quotidien par la perception d'habitant.

La première exigence instruit la transformation complète du sens fonctionnel de l'espace du quotidien qui devient une condition essentielle dans la « conception de la pensée de ville » puisque celle-ci doit intégrer d'autres instruments dans l'approche de la ville, tels que le modèle de référence, le modèle d'inspiration ou le modèle d'évaluation. Les termes mêmes de la connaissance acquise forment clairement l'image de la « ville pensée » et de la « ville vécue » évoquées suivant les itinéraires de l'expérience vécue. Outre cela, c'est de son intérieur que l'habitant « construit » l'espace de son quotidien, « on ne trouve pas l'espace, on le construit » comme l'a bien indiqué le philosophe G. Bachelard, (1938 : 7).

La deuxième exigence constitue l'état situationnel de la notion « penser la ville » à qui M. de Certeau (1975 : 183-184) fait souvent référence ; c'est-à-dire depuis que les sciences de la ville ont fondé le

développement urbain sur la rationalité et la fiabilité, ils ont produit une connaissance qui reste loin de la « parole d'habitant » et de la critique plurielle.

Quels enseignements peut-on tirer de ces entretiens sur le plan de l'amélioration de la qualité du cadre de vie des habitants de Guelma ? Si par ce moyen, on a pu percevoir comment s'appréhende « la ville vécue » et comment aujourd'hui se traduit la tentative d'approcher la « ville pensée » dont le lien organique entre le fait vécu et les faits directifs de la politique urbaine écarte ces deux notions ?

Sur cette base, peut-on constituer une réflexion sur la « ville pensée » dans l'espace et dans le temps.

4- L'écart entre la ville pensée et la ville vécue

« Penser la ville » dans la façon de la pratiquer laisse entrevoir grâce à l'expérience vécue ce que l'habitant offre de son identité culturelle par laquelle il s'identifie et identifie son cadre de vie. Il en ressort qu'il approprie en tant qu'individu capable d'établir et de produire des relations avec son espace de tous les jours. A travers l'appropriation de l'espace de son quotidien il se conforme à son modèle de référence et consolide l'appréhension de sa « perception individuelle ».

Si notamment, l'espace du quotidien prend le sens d'une mémoire collective gérée par l'habituel, le symbolique et le poétique, ce fait met en valeur l'idée que ce n'est plus le geste de l'aménageur et du concepteur qui est sollicité mais la parole des habitants et ses rhétoriques régulières qui jouent avec la spatialité de l'espace du quotidien à travers de l'activité de l'appropriation et le rend un « *espace vécu* » (De Certeau, 1988 : 90).

Paradoxalement, ce changement d'attitude entre « *la ville pensée* » et « *la ville vécue* » est une interaction qui s'ouvre de manière complexe en raison de l'inadaptation bien réelle de l'espace du quotidien et l'aspiration d'habitants à une « poétique de l'espace » (Bachelard, 1953).

- La « ville pensée » : une dynamique de l'imaginaire habitant

La thèse inspirée de la « ville pensée » repose sur deux mouvements d'idées. La première pensée consiste à montrer qu'elle est produite dans la tempérance du « faire usage ». La deuxième fait ressortir la « ville vécue » du monde réel vers la « ville pensée » ;

c'est-à-dire vers le sublime et le poétique, vers le monde de l'évocation.

La « ville pensée » prend également le sens de ses rues indicatrices de tous les chemins et parcours en prenant en compte l'exceptionnelle perception de chaque habitant. Elle donne aux « modalités du parcours » (Forest, 2006), substance et contenance. La « ville pensée » devient donc une présentation tirant vers les transcriptions rattachées à l'imaginaire qui s'intercale entre le rêve et sa poétique. Partant de là, P. Ricœur (1983 : 123, 326) superpose le plan de la réalité auquel on a accès par l'imaginaire à l'intérêt du perçu indicateur de la constance qui construit la « ville pensée ».

- La « ville vécue » : une transcription du sensible

La « ville vécue » est l'espace où s'expriment, la précarité et les marginalisations sociales, l'impossibilité de satisfaire des besoins parfois même rudimentaires. Elle est le lieu où les « conflits sociaux » se conçoivent et se perçoivent. Cet état situationnel favorise la différence et exprime la dialectique de la « réduction-différence » (Lefebvre, 1968 :74) qui n'a rien d'une opposition pertinente ou d'une signification abstraite : c'est un conflit réel. Si pour G. Burgel (1991 : 10) l'épreuve conflictuelle est venue de l'inéluctable situation dialectale, elle passe nécessairement par la rencontre de la réalité des contraintes urbaines qui ordonne la « distinction et la différence » dans la « ville vécue ».

La « ville vécue » est définie par une somme d'assignations et de fonctionnalités tels que les lieux de rencontre, de promenade, d'échange, de représentation, d'exposition. La connaissance de la transcription du sensible de la « ville vécue » suivant les notions : sens, vécu, imaginaire et poétique, fait naître une nouvelle vision de la ville et nous donne une nouvelle « grammaire urbaine » W. Benjamin (1989 : 195-205) qui lors de ses promenades dans les passages parisiens, (temps, lieu et évocation) a tracé la qualité de la ville de Paris au début du 20^e siècle et développé de l'aisance à son espace vécu.

- L'espace vécu

L'espace vécu est le structurant principal de réalité quotidienne, lieu de déploiement des intentions représentatives. Dans cette mesure, il occupe le centre des enjeux de création et d'invention

et d'échange. C'est le lieu où s'adaptent les exigences d'habitants servant de référence pour l'interprétation et la gestion des rapports relationnels. L'espace vécu est également le lieu où se structurent les qualités du cadre de vie mesurables par la parole d'habitants. Dès lors, l'espace vécu se perçoit donc comme une étendue de caractéristiques telles que l'habitabilité (fonctions et usages) et la sociabilité.

- L'habitabilité

Le regard porté par l'habitabilité sur l'espace vécu interroge sur le lien entre « l'espace pensé, conçu et construit » et « l'espace vécu ».

Cette transversalité montre que l'habitabilité socialisante reste très spécifique au modèle de référence. Dans le modèle populaire, la notion d'habitabilité se confond avec la notion de sociabilité. Le sens de l'habitabilité d'après les discours recueils peut reconstruire une sociabilité intense dans le déploiement des nouvelles fonctionnalités et usages de l'espace du quotidien.

- La Sociabilité

La socialisation relative à la structuration spatiale de la vie sociale au niveau de l'espace du quotidien, recouvre trois principales exigences.

La première exigence a trait aux logiques socialisatrices qui s'expriment dans les rapports relationnels que les habitants entretiennent avec leur espace du quotidien. Les processus de socialisation identifiés sont à l'œuvre, relèvent de logiques de transmission et de logiques de mise en relation au quotidien.

La seconde exigence porte les formes de sociabilité comme structuration du vécu qui intervient dans les manières d'être, de penser ensemble où les habitants socialisés adaptent toutes les dispositions aux situations d'interactions sociales dans lesquelles ils se retrouvent.

La troisième exigence met les logiques socialisatrices en l'interférence avec les pratiques des acteurs-décideurs, publics ou privés, qui interviennent dans la gestion de l'espace du quotidien.

Ces trois exigences portent, notamment, sur les modes d'adaptabilité, et d'appropriation symbolique et matérielle de l'espace du quotidien par le marquage défini par les limites et les manières dont disposent (Althabe, 1984 : 18) chaque acte réalisé par chaque habitant. En retour, en se rattachant aux perceptives de la perception énoncées par le mode d'appropriation et si vraiment la représentation

perceptive n'est qu'un repli de l'habitabilité et de la sociabilité peut-on dès lors penser que la perception d'habitants assure de manière interne le débat de la qualité du cadre de vie ?

La mise en lumière de cette objection porte de nouveau la réflexion sur l'espace du quotidien au-delà de son rôle fonctionnel et au-delà de l'explication qu'offre le débat politique en se fondant sur les attributs de la perception qui ouvrent l'espace du quotidien par son vécu au monde de la représentation.

- La perception

C'est dans ce sens, que l'appréhension de la perception (individuelle et collective) d'habitants montre que c'est en effet à partir de là que l'idée de *l'espace vécu prend forme. De même la perception d'habitants* qui sert aussi bien la connaissance des pratiques urbaines acquise par le contenu spatial de l'expérience vécue (*Boudon, 2003 : 12*) que « *l'historique et le culturel* » (*Spengler, 1976 : 85*) de *l'espace vécu*.

Cependant, la question de la perception de l'espace du quotidien reste subjective pour beaucoup de personnes, car elle fait appel aux idées propres de chaque habitant et à ses propres représentations perceptives qui sont résultantes de nombreuses influences tels que les modes d'appropriation et celui de l'adaptabilité.

Les activités d'adaptabilité et d'appropriation fonctionnent selon plus comme la, comme étant elles-mêmes des réponses intentionnelles dictées l'exigence de la perception. Celles-ci sont dotées d'attributs particuliers plus rattachés au mode de vie des habitants. Une fois que ces activités arrivent à changer la compréhension du sens de la représentation perceptive de l'espace du quotidien. Dès lors, au risque de se cantonner au simple déplacement les notions d'appropriation et d'adaptabilité aussi de laisser cette réflexion extérieure et étrangère à l'ontologie fondamentale de la perception de l'espace selon l'idée de Merleau-Ponty (1964 : 107) et de Sartre, (1964 : 18-19). Il a fallu donc prendre en compte fidèlement à une stratégie de précautions.

Premièrement, il s'agit de vérifier les résultats obtenus du recueil des discours d'habitants sur les modes d'appropriation et voir dans quelle mesure la compréhension de cette complexité vécue au quotidien peut grâce à la perception d'habitants décoder le sens du « donné perçu »

(Gély, 1966 ; 2005 : 180).

Deuxièmement, il s'agit de mesurer l'effet de sens de l'appropriation pour savoir dans quelle mesure la représentation de la perception est une base fondamentale pour la conception de la « pensée de la ville ». Ce fait sera réalisable en développant à partir du « perçu et son apparaître » les intentionnalités d'appropriation. Ainsi donc, l'implication des intentionnalités restera ouverte car tout ce qu'on a relevé du recueil des discours d'habitants est structuré selon la dichotomie entre les aspirations de l'« être-pour-soi » nées dans l'opposition de réalité quotidienne de l'espace du quotidien et la modalité propre de l'imaginaire collectif constituant de l'être-ensemble.

Dans cet esprit, la notion « penser la ville » devient « un acte indispensable à la vie » qui donne la souplesse de l'appropriation, la flexibilité de l'adaptabilité pour redéfinition des fonctions urbaines de l'espace du quotidien. Ainsi ces exigences qualitatives peuvent rendre aux quartiers centraux leurs paysages harmonieux. Si requalifier, dans le dessein de donner à l'habitant plus de facilité pour s'adapter et s'approprier, cette action cherche explicitement la mise en place de l'action d'évaluation. Cette dernière engage une réelle remise en cause de l'attitude des acteurs urbains par rapport à la vérité de l'espace vécu voir entretiens 1, 2, - réponse B : 8).

Les alternatives de cette action montrent que, si les fonctionnalités offertes par l'espace du quotidien ne répondent pas aux aspirations de l'habitant, ceci est essentiellement dû au manque d'attention accordée à l'évaluation du cadre de vie par la parole d'habitant.

- L'action d'évaluation

La quête de la qualité de l'espace du quotidien est le point crucial de l'action d'évaluation. Dès lors que dans un espace où ne s'exprime que la complexité et qui n'apporte aucune satisfaction à l'habitant, l'implication de l'action d'évaluation nous dirige communément vers le modèle souhaité par l'habitant. Et cela dans la mesure, où l'action d'évaluation permet d'engager d'une part l'établissement d'un diagnostic du faire usage en tant que principe pour valider les modalités des paroles référentielles et d'autre part formuler un modèle de requalification de l'espace du quotidien par rapport aux exigences,

perceptions et mode de vie à Guelma.

Plus concrètement, si l'action d'évaluation est une possibilité pour enclencher une amélioration de la qualité du cadre de vie à Guelma, les habitants en reconnaissant la complexité de l'activité d'appropriation de l'espace du quotidien (voir entretiens collectifs 1, 2, 3 – réponse A : 7) soulignent dans cette logique l'émergence de plusieurs exigences qu'il faut expérimenter parallèlement, ce qui suscite des questions, comme : L'action d'évaluation est-elle une action nécessaire pour l'amélioration du cadre de vie à Guelma ?

En quête de réponse, cette question cherche à mettre à travers les connaissances acquises grâce au diagnostic du faire usage la réalité vécu au service de la réflexion autour de la notion « penser la ville ».

L'action d'évaluation offre-t-elle les conditions requises pour mieux gérer une opération de requalification urbaine de la ville de Guelma et particulièrement l'espace du quotidien du vieux centre ville?

En partant des réponses obtenues (voir entretiens, 1, 2, 3 – réponse C), on constate que l'action de l'évaluation cherche ainsi à éviter toute rupture entre la dimension politique et la perception d'habitant, en mettant manifestement en lumière les éléments mal définis ou mal cernés, appréhendé les malfaçons les controverses désastreuses qui remplissent l'espace du quotidien de Guelma.

Qu'apporte l'action d'évaluation à l'action de requalifier immédiatement ?

Premièrement, celle-ci servira de corriger, notamment, toute la complexité soulignée dans la parole d'habitants

Deuxièmement, l'expérimentation l'action d'évaluation permettra de transposer le niveau de cohérence d'une situation normative vers une situation présentée en termes de ressentis, de jugements par rapport aux critiques citoyennes.

- L'action de concertation

L'action de concertation quant à elle, permettra de renouveler le discours urbain et de revaloriser le cadre de vie à Guelma. A partir de ces alternatives la portée de l'action de concertation est obligatoire pour construire loin des valeurs du modèle étatique, périmé, un espace

du quotidien qui recouvre un renouveau véritable. Cette action peut arriver à assurer le développement du mieux-être social. Etant donné que la décision collective peut corriger les insuffisances et les dérives urbaines.

C'est pourquoi aux yeux de l'habitant la discussion entre concepteurs, gestionnaires de l'espace du quotidien et ceux qui le vivent au quotidien est indispensable. Communément, l'action de concertation engage la réflexion sur les interactions et relations entre tous les acteurs urbains dans leur mobilisation à tous les niveaux pour fournir les meilleurs résultats en ce qui concerne l'action d'évaluation.

A ce titre, les débats sur la dépréciation du centre-ville est particulièrement révélateur du malaise vécus au quotidien par l'habitant de Guelma. Il n'en demeure pas moins que l'action d'introduire la parole d'habitants vise aussi la critique de chaque acte de l'habitant (acteur social) à travers son expérience vécue (état induit) dans laquelle l'expérience vécue est inscrite dans un espace politiquement et culturellement construit.

Conclusion :

La parole d'habitants un outil d'évaluation et d'action de concertation

L'action de « donner la parole » à l'habitant est indispensable pour définir et déterminer de manière ouverte les enjeux majeurs d'un développement structurel « harmonieux de demain » qui pousse à penser : comment Guelma avec un espace du quotidien, réduit et affaibli faute de soutien politique à sa mesure, et par manque de moyen nécessaires deviendra-t-elle un cadre de vie de qualité ?

Sur ce terrain, l'introduction de la « parole d'habitant » s'organise autour de contributions citoyennes, alternatives qui suivent le changement du regard porté sur la « constitution de la pensée de la ville ». Outre cela, l'action de « donner la parole » à l'habitant reste une possibilité opératoire une action propice à une définition claire et précise.

La parole d'habitant n'est pas seulement « le recueil langagier » que souligne fortement Edward T. Hall (1979 : 224) ; mais c'est précisément le moyen qui permet à l'habitant de s'exprimer et

d'estimer sa place et de renforcer son statut de citoyen. De cet enchevêtrement de statut, il tente surtout d'assumer et faire perpétuer sa culture d'habitant. Du moment qu'il s'est vu décliner du statut d'habitant en un «utilisateur», «usager» ou «consommateur» (Raymond, 1976 : 58). Cette dernière capacité d'identification de l'habitant se fait hors des exigences de sa citoyenneté et sa dimension identitaire. C'est aussi à sa manière d'être auteur et acteur de ses propres pratiques sociales et culturelles. Ces pratiques engendrent un fait fortement axé sur les symboles et la « sémiologie appliquée » à l'espace (Boudon, 2003 : 3). C'est à cet égard que le champ des pratiques urbaines ne se lit que dans la « sémiologie des traits propres à la ville.

De ces points de vue, cette sémiologie donne à l'espace de la quotidienneté la lisibilité exigée par l'habitant puisque pour comprendre comment il « perçoit, définit et articule son rapport à l'espace ». Le géographe G. Burgel (1991 : 8) pense, à ce titre, que si les acteurs dans la ville acceptent le risque d'une action expérimentale, c'est-à-dire faire du discours de l'habitant l'axe principal de l'« aventure urbaine », au regard de ces appréhensions peut s'instaurer toute l'action de concertation nécessaire. Donner la parole aux habitants est un moyen pour retisser des liens entre les habitants et leur espace du quotidien.

A ce titre, les débats sur la dépréciation du centre-ville est particulièrement révélateur du malaise vécu au quotidien par l'habitant de Guelma. Il n'en demeure pas moins que l'action d'introduire la parole d'habitants vise aussi la critique de chaque acte de l'habitant (acteur social) à travers son expérience vécue (état induit) dans laquelle l'expérience vécue est inscrite dans un espace politiquement et culturellement construit.

Références bibliographiques :

- 1 Althabe, G., Fabre, D. (1992). Vers une ethnographie du présent, Paris, Editions MSH
2. Anquetin, V., Freymuth, A. (2008). La figure de l'habitant : sociologie politique de la demande sociale, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
3. Benjamin, W. (1936). Le narrateur, Paris, Gallimard.
4. Berque, A. (2009). La ville se refait-elle, Paris, L'Harmattan.
5. Birgy, P. (2010). The art of the city, L'art de la ville, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail.
6. Blanquart, P. (1997). Une histoire de la ville. Pour repenser la société, Paris, La Découverte et Syros.
7. Boudon, P. (2003). Sur l'espace architectural : essai d'épistémologie de l'architecture, Paris, Parenthèse.
8. Boudon, P. (2003). Langages singuliers et partagés de l'architecture, actes de la journée organisée par le Laboratoire des organisations urbaines-Espaces, sociétés, temporalités : Louest UMR CNRS 7544.
9. Burgel, G. (2008). Paris meurt-il ? Paris, Perrin.
10. Burgel, G. (2004). Une pédagogie de la ville, in Revue « Villes en parallèle », Document 3 « De la ville outil à la ville ludique », directeurs Galia et Guy Burgel, Laboratoire de Géographie Urbaine, Université Paris-X Nanterre, p. 9-14.
11. Chalas, Y. (2000). L'invention de la ville, Coll. « Villes », Paris, Anthropos.
12. Choay, F. (2006). Pour une anthropologie de l'espace, Paris, Seuil.
13. Coujou, J-P. (2006). Philosophie politique et ontologie : remarques sur la fonction de l'ontologie dans la constitution de la pensée politique, Paris, L'Harmattan.
14. De Certeau, M. (1990). L'intervention au quotidien, tome I : Arts et faire, Paris, Gallimard.
15. De Certeau, M. (1975 : 10). L'écriture de l'histoire », Paris, éd. Gallimard.
16. Dosse, F. ; de Certeau, M. (2002). Le marcheur blessé, Paris, La Découverte.
17. Dugot, P. (2009). Culture et projets de territoires, Toulouse, Presses Universitaire du Mirail

18. Foucault, M. (1996). Les mots et les choses. Archéologie des sciences humaines, Paris, Gallimard
19. Gély, R. (1966). Les usages de l'aperception : réflexions merleau-pontiennes, Paris, Vrin.
20. Hall, E. T. (1976). Beyond Culture, New York, Anchor Press, traduction Française (1979) : « Au-delà de la culture », Paris, Seuil
21. Leforest, D. (2006). La cartographie du sensible, Paris, éd. L'Harmattan.
22. Lamizet, B. ; Sanson, P. (1997) : « Les langages de la ville », Collection Eupalinos, série « Architecture et Urbanisme », Paris, Parenthèses
23. Lefebvre, H. (1970). La révolution urbaine », Paris, Gallimard.
24. Lefebvre, H. (1968). Le droit à la ville, Paris, Gallimard.
25. Lévi-Strauss, C. (1955) : « Tristes tropiques », Paris
26. Mauss, M. (1925). Essai du don, in la Revue « *Sociologie et anthropologie* », Paris, Presses Universitaires de France.
27. Merleau-Ponty, M. (1945). Phénoménologie de la perception de l'espace, Paris, Gallimard
28. Ouellet, P. (2000). Poétique du regard : Littérature, perception, identité, Limoges, Presses Universitaires de Limoges.
29. Perrot, M. (2002). L'Éthique du faire, in Michel De Certeau. Les chemins de l'histoire, in Christian Delacroix, François Dosse, Patrick
30. Garcia, Michel Trebitsch (dir.), Bruxelles, Complexe
31. Raymond, H. ; Lefebvre, H. (2001). L'Habitat pavillonnaire, Paris, L'Harmattan.
32. Raymond, H. (2001) : « Paroles d'habitants. Une méthode d'analyse », Paris, éd. L'Harmattan.
33. Raymond, H. (1974). Modèle culturels et architecture, in revue « Architecture d'Aujourd'hui », n° 174.
34. Ricœur, P. (1955). Histoire et vérité, Paris, Seuil.
35. Ricœur, P. (1983). Temps et récit, Paris, Du Seuil
36. Sansot, P. (2000). Chemins aux vents, Paris, Payot
37. Sartre, J-P. (1964). Les mots, Paris, éd. Gallimard, p. 18-19.
38. Segaud, M. (2007). Anthropologie de l'espace. Habiter, fonder, distribuer, transformer, Paris, Armand Colin.
39. Spengler, O. (1919). Le déclin de l'occident, Paris, éd. Gallimard

40. Toussaint, J-Y., Zimmermann, M. (2001). User, Observer, programmer et fabriquer l'espace public, Paris, PPUR presses polytechniques.

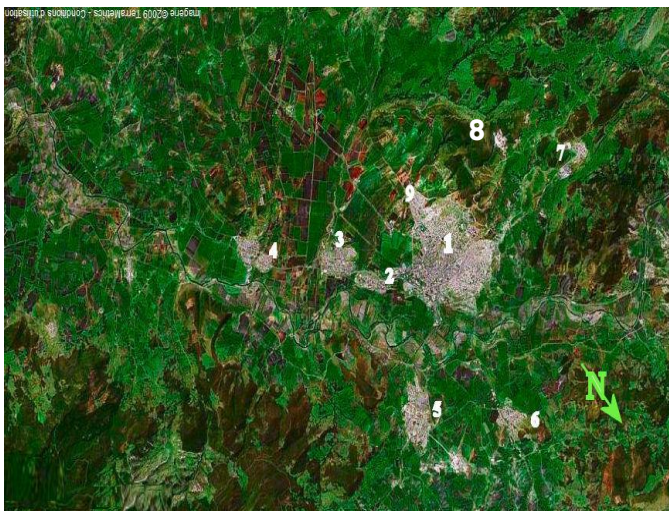
41. Wiel Marc 2010. Le Grand Paris : premier conflit né de la décentralisation, Paris, L'Harmattan.

Notes :

- Décret exécutif n° 05-443 du 12 Chaoual 1426 correspondant au 14 novembre 2005 fixant les modalités de coordination, le champ d'application et le contenu des schémas directeurs sectoriels des grandes infrastructures et des services collectifs d'intérêt national, ainsi que les règles de procédure qui leur sont applicables.

- L'aménagement de la ville est prévu par des études dégagées à partir des différents Plans d'Occupation du Sol (POS). Ses instruments d'urbanisme ont été adossés au PDAU de Guelma approuvé déjà en 1996 par l'exécutif émanant du conseil de la wilaya

- La loi n° 90-29 du 1er décembre 1990, relative à l'aménagement du territoire et l'urbanisme, Chap. III : « Les instruments d'aménagement et d'urbanisme », Art. 10.



Carte 1. Guelma dans sa région, 2010

(Source : Google, Spot image (2009), complétée par Haridi Fatma Zohra).

Légende.

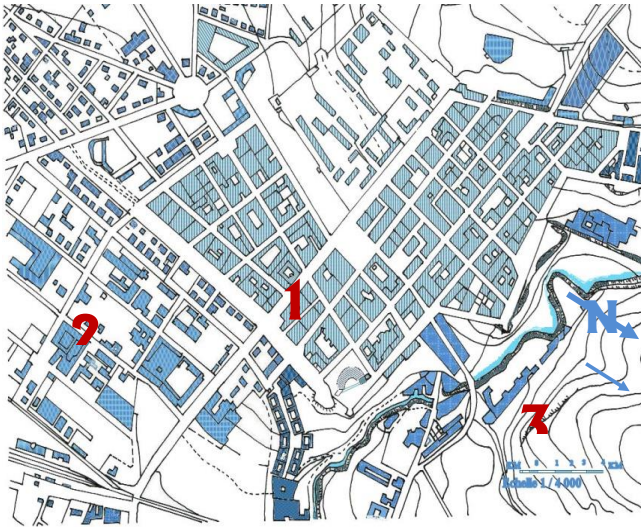
Agglomération de Guelma : Ville- Guelma - 2. Le POS nord-est – 9. Le POS sud-est

Agglomération à proximité de Guelma : 3. Belkheir – 4. Boumahra – 5. Héliopolis – 7. El-Fedjoudj – 8. Bendjerrah.



Carte 2. Guelma, vue aérienne, 2009

Source. Site Géoguide : vue aérienne des villes en Algérie, (2009, complétée par Haridi Fatma Zohra).



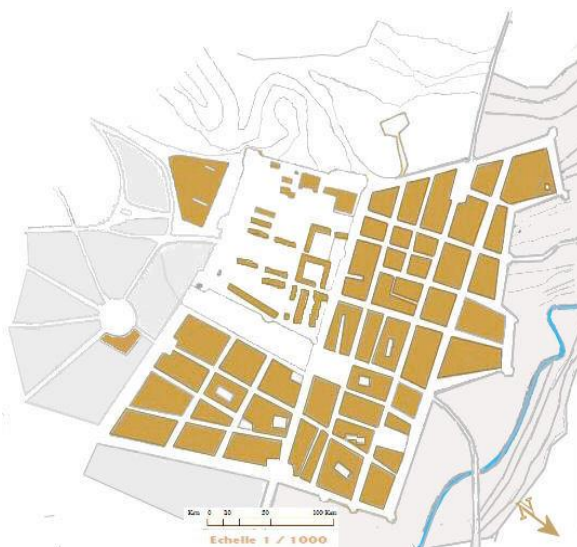
Carte 3. Guelma : La composition urbaine (1957)
Source. Plan d'urbanisme Directeur 1957, (complétée par



Fig.1. Centre ville, Guelma, la placette.
(Clichés, Elias Filali)



Fig.2. Centre ville, Guelma, la rue Séridi
M. Tahar (ex Saint Ferdinand).
(Clichés, Elias Filali)



Carte 4. Guelma, l'ancien centre ville (1869)

(Source : fond de carte, plan cadastral 1869, retravaillé par Haridi Fatma Zohra)

La composition urbaine.

1. Ancien centre ville (quartiers denses)
2. Centre européen (quartiers aérés)
3. Zone de l'oued Skhoun (quartiers saturés)



Fig.4. Guelma, la rue Slimani, (ex rue Négrier) (Cliché Haridi Fatma Zohra, 2008)



Fig. 3. Guelma, la rue M. Débabi (ex rue Mogador). (Cliché Haridi Fatma Zohra, 2008)